

Le proverbe amazighe : forme et contexte Esquisse d'une approche comparative

Chadia DERKAoui

Enseignante-chercheure

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines d'Agadir

La culture orale ne se soustrait pas à produire son propre système des genres littéraires en tant que formes simples, sujettes à une communication ouverte, large comme le proverbe ; celui-ci est considéré comme l'un des piliers de la littérature orale. Il est l'expression d'une pensée populaire. Il reflète le mode de vie et d'esprit d'une communauté. C'est dans ce sens, en tant qu'objet culturel, qu'on peut le considérer comme un révélateur des contextes culturel, sociologique, politique, économique et historique d'un peuple. Il se trouve, en tant que phénomène du langage et en tant qu'objet culturel, au carrefour de plusieurs disciplines, intéressant aussi bien le linguiste, l'ethnologue, le rhétoricien...au point de lui consacrer aujourd'hui une discipline bien à part : la parémiologie. Il est étudié du point de vue de sa nature aussi bien formelle que sémantique, de sa structure en tant qu'énoncé et dans le discours en tant qu'énonciation.

Dans une société marocaine à forte tradition orale, il est encore très largement utilisé aussi bien dans la culture arabophone qu'amazighone. Il est utilisé comme un argument d'autorité gnomique flattant le savoir de l'utilisateur et attirant l'attention du récepteur. Le proverbe se présente ainsi comme une vérité d'expérience, comme un conseil de sagesse pratique, dans une formulation concise, elliptique et imagée.

Le proverbe est un discours finalisé, assumant différents rôles dans la communication : argumentatif (persuasion), didactique (règles de conduite et de comportement) et éthique véhiculant les valeurs communes au groupe, au groupe restreint certes mais qu'en est-il du groupe élargi ? Peut-on parler de valeurs communes même minimales quand deux langues, ici le Français et l'Amazighe, sont très éloignées génétiquement, culturellement, géographiquement ?

Théoriquement, puisque le proverbe pose le problème de la morale et de la sentence comme fait général, il devient le lieu par excellence de l'universel concret, c'est-à-dire l'existence de cœurs contextuels où s'expriment les mêmes intentions et où on peut constater des recoupements qui donnent naissance à des éléments paradigmatiques ou transculturels.

Le proverbe est une lecture du réel et l'attitude humaine face à la réalité est fondamentalement semblable d'une communauté à une autre, d'une culture à une autre, d'où l'existence parfois d'une homologie de proverbes, c'est vrai pour les contes également, dans des aires culturelles différenciées. Il ne s'agit pas seulement de circulation ou de diffusion ou d'interaction ou filiation mais de la naissance du même dans des endroits différents, c'est ce qu'on appelle les « analogies évolutives », selon l'expression de Jean Marie Scheffer, c'est-à-dire l'existence de contraintes du même type, des mêmes fonctions paradigmatiques dans les comportements anthropologiques. Peut-on donc dire que ce que les langues ont en commun, c'est leur capacité d'exprimer les mêmes contenus de sens et que la différence, la divergence réside tout simplement dans l'expression, dans l'image qui traduit la spécificité de chaque langue, de chaque culture ? Ou bien existe-il des différences fondamentales relatives à nos représentations axiologiques, et dans ce cas, nos valeurs sont-elles liées aux possibilités de la langue, aux objets du réel ?

Avant d'aller plus loin, et avant d'aborder l'esquisse comparative pour essayer de répondre à ces questions, il est peut-être utile, voire nécessaire, de faire un retour et définir certaines choses.

Rappeler les caractéristiques principales du proverbe :

Son aspect normatif : car définir un proverbe comme un argument d'autorité, c'est accepter que la norme soit le fondement de cet argument. F. Rodegem (1984, p.124 définit la norme comme « *règle élémentaire, précepte, principe servant de loi(...). Sans norme,*

l'oralisme serait voué à l'anarchie. Dans toutes les sociétés, les hommes se sont toujours imposé des règles si élémentaires qu'elles aient pu être. Même lorsque ces règles ne sont pas systématiquement organisées, tout groupement humain obéit spontanément ou non consciemment ou non à des normes de comportement ». Cette norme est sous-entendue dans les proverbes et non franchement exprimée. Elle transparait dans la forme à travers diverses modalités : le conseil, l'avertissement, le comportement, l'ironie...et ce statut normatif permet de le distinguer d'un langage ordinaire véhiculant un conseil ou une morale mais engageant la responsabilité du locuteur ce qui n'est pas le cas du proverbe. Le proverbe est un argument d'autorité mais qui désengage complètement le locuteur d'une quelconque responsabilité sauf si ce dernier engage sa subjectivité, ce qui n'est généralement pas le cas en amazighe puisqu'on met en avant la formule « nnan willi zwarnin » « les ancêtres ont dit », origine anonyme, origine plurielle, origine collective. Et des tests comme le rajout d'une assertion « yaly » « je crois que » ne fonctionne pas. G. Kleiber (*Ibid.* : 52) avance qu'« *en termes de polyphonie, s'il est le locuteur du proverbe, il n'est pas par contre l'énonciateur du principe qui y est attaché* ». Voici un exemple :

Tamart ur ar ttasi tayyaḍ abla s usmdl

« un homme n'est porté par un autre qu'au cimetière »

La barbe désigne la virilité, donc l'homme, « porter » concerne la dépendance matérielle. Il s'agit ici de l'éloge de la responsabilité et de l'autonomie de l'homme. Ce n'est pas d'un jugement individuel qu'il s'agit mais d'un jugement collectif comme dirait G. kleiber, dont la validité peut se vérifier dans un contexte précis.

Le principe de généricité : étant d'une portée générale, d'une origine anonyme et intemporelle, le proverbe est considéré comme une phrase générique et cette généricité lui fait acquérir une certaine autonomie par rapport aux situations particulières. Ce qui permet à Kleiber (1999, p.54) d'avancer que « *Les proverbes en tant que phrases génériques expriment ainsi des régularités structurantes et non des assertions sur des faits particuliers* ». C'est le cas par exemple du proverbe amazighe :

izwar d swingm sawl

« Il faut réfléchir avant de parler » ou « la réflexion précède la parole » ou alors son équivalent en français « il faut tourner sept fois sa langue dans la bouche avant de parler ».

Ce proverbe est marqué par la généricité, l'intemporalité, le bon sens qui le sort de la localité vers l'expression d'une valeur universelle qu'on retrouve véhiculée dans son équivalent français « il faut tourner sept fois la langue dans sa bouche avant de parler ».

La fixité de la structure : c'est une fixité qui lui assure la stabilité, fixité aussi bien syntaxique que lexicale et même métaphorique ou rythmique. La fixité est analysée d'après Gouvard (1996, p.74) comme « *l'indice d'une association conventionnelle entre une représentation linguistique et une représentation sémantique* ». C'est donc dire que l'association d'un proverbe à son référent est codée. Cette codification assure la stabilité de la structure proverbiale et toute modification risque de faire perdre son statut de proverbe à l'expression : si on prend l'exemple de :

nxxl aydi taft rraht « ignore le chien, tu trouves la paix »,

bdr aydi tasit akuṛay (azṛu) « évoque le chien et arme toi d'un bâton (une pierre) ».

Le chien est un mot clef, irremplaçable dans ces proverbes étant donné la signification que cet animal a dans la culture marocaine ; alors que le mot bâton peut être remplacé par pierre qu'on trouve d'ailleurs dans certaines régions. Les variations existent, elles peuvent relever de la synchronie comme les variations géographiques ou de la diachronie relevant de l'évolution historique de la langue.

Selon Damien Villers (2010, p. 150) « *il y a bien sûr les variations en diachronie. En effet, les proverbes, à l'instar de la langue, évoluent au fil des siècles, et sont par conséquent mis à jour afin de ne pas disparaître* » et il cite pour le français le cas du proverbe médiéval « *Oignez vilain, il vous poindra, poignez vilain, il vous oindra* » qui aurait existé dans le temps sous la forme « *Oin le vilain, il te chiera an la main* ». Il rajoute que même cette forme n'est plus d'actualité et risque de disparaître. Les transformations à travers le temps sont donc une forme d'adaptation permettant la survie du proverbe. A cela, Sonia Gómez-Jordana Ferrari, ajoute que le proverbe semble « *non seulement évoluer dans le temps, mais que la langue du proverbe, et par conséquent son organisation syntaxique, correspond à celle de son époque* ». La transformation peut donc être aussi bien lexicale que syntaxique, elle accorde une certaine liberté mais ne remet absolument pas en question le principe de la fixité de la structure proverbiale

La structure rythmique : elle consiste en le retour de certains éléments marqués pour des raisons mnémoniques (mémorisation) ou cantatoires (répétition de sons, de mots, de structures...).

llan irgazn, llan ingazn

Il y a des hommes, il y a des épines

Nous constatons ici la spécificité de la structure, la concision, les sonorités, la répétition, le parallélisme irgazn/ ingazn (les hommes/ les douleurs) / Et tous ces éléments là participent à la construction du sens. Il y a des hommes aimables, de valeur, et il y a des hommes détestables et nuisibles qui ne méritent pas d'être qualifiés d'humains.

La structure syntaxique : nous avons des structures très productives comme la structure binaire fondée sur un parallélisme syntaxique avec des préférences (l'ordre des mots par exemple) qui permet de distinguer le discours proverbial du discours ordinaire, nous avons la fréquence de la relative substantive qui convient parfaitement au principe de généricité évoqué plus haut :

Verbe + Cod ou Coi (un fait) verbe+ Cod (conséquence)

Nxxl aydi (ignore le chien) taft ɾraħt (tu trouves la paix)

Bdr aydi (évoque le chien) tasit akuɾay (arme toi d'un bâton)

Salu iwaydi(gâte le chien) illy imi nk (il te lèche la bouche)

SN (indicateur de thème) Phrase négative

Yat tzzwit (une abeille) ur ar tskar tammnt (ne fait pas de miel)

Yan wayyis (un cheval) ur ar iskar agɟrur (ne fait pas de poussière)

Yan ufus (une main) ur ar ikkat rrc (n'applaudit pas)

Cette structure SN+SV qui commence la phrase par un indicateur de thème impliquant une focalisation, un accent mis sur un SN en tête de phrase, il s'agit ici d'un procédé de l'emphase (la dislocation en prolepse) qui est très productif dans les proverbes alors que l'ordre naturel en amazighe est plutôt SV+SN.

La relative dite substantive est également assez fréquente dans les proverbes :

Wanna iran tammnt (qui veut le miel)

Isbr i tzzwa (supporte les abeilles)

La structure analogique : c'est-à-dire que le contenu manifeste du proverbe est mis en parallèle avec un contexte situationnel analogue :

Gar afcku (mauvaise vaisselle) ur ar itrzza(ne se casse pas)

Gar bnadm (mauvaise personne) ur ar itmmtat (ne meurt pas)

Ur ar ittini lhbaq jjiy (le basilic ne crie pas sa senteur)

Ur ar ittini bnadm fulkiy (la personne ne crie pas sa bonté)

Dans une situation référentielle, c'est le second sens qui jaillit en établissant un rapport d'équivalence entre les termes, d'où le recours aux images, aux métaphores car le langage proverbial est un langage énigmatique et allusif.

Quand on parle du proverbe français par exemple aujourd'hui, on parle d'une classe homogène, constituée d'éléments respectant un certain nombre de critères formels et permettant donc l'identification du proverbe par rapport aux autres phrases sentencieuses (adage, maxime...). Je ne pense pas qu'on puisse parler d'une classe homogène à propos du corpus proverbial amazighe qui englobe d'une part différents types de phrases sentencieuses, d'expressions figées et d'autre part dont les frontières avec les autres genres de la littérature orale ne sont pas très nettes. C'est le cas par exemple de :

Ur da iffal yan aggram ar ittzur sg ikfafn n zzawit.

On ne laisse pas le saint pour tenter d'atteindre les hauteurs du mausolée

Iy ur tqqt imi nk iqqn k id

Si tu ne fermes pas ta bouche, elle t'enferme

Si tu ne fermes pas ta bouche, elle te jouera des tours

Ddunit ad ittawin yan ar d ittrs

C'est la vie qui t'oblige à te poser.

Ddunit ar tzzuguz ar tssqlay

La vie donne et reprend

Ur nn gis tgit abla suḍ alewad

Ça ne te coûte rien

zund amuc d uyrda

Comme chien et chat

Dans ce mini corpus, il faut faire un certain nombre de distinctions :

La relation proverbe/ poésie orale : le point commun serait la forme, la structure rythmique et la métaphore qui est l'une des caractéristiques fondamentales du proverbe. Ce qui les distingue avant tout c'est l'origine anonyme du proverbe et généralement connue du poème. Si on prend le cas de « ddunit ar ttawi yan ar d ittrs », cette expression peut passer pour un proverbe exprimant un constat, véhiculant une valeur morale, celle de la modestie car la vie peut nous réserver bien des surprises. Sa structure nous rappelle le proverbe

« ddunit ar tzzuguz ar tssaqlay ». Mais il s'agit au fait du deuxième vers d'un poème de sidi hmmou Outaleb qui dit :

iy yad ila yan rric ad ur izi d wakal “

ddunit ad ittawin yan ar d ittrs

“Même s'il te pousse des plumes, ne te fâche pas avec la terre

La vie t'obligera un jour à te poser”

C'est le cas également du vers poétique cité par A. Bonfour : « ur da iffal yan agrram ar ittzur ikfafn n zzawit », qui fait partie d'un poème court, constitué de trois vers seulement, construit sur le même modèle et pouvant fonctionner d'une manière parfaitement autonome. Ce vers peut se confondre avec un proverbe parce qu'on retrouve la même structure formelle basée sur le parallélisme syntaxique et assume exactement les mêmes fonctions (didactique, éthique...) et peut se réaliser dans des situations précises, alors vers, proverbe ou forme proverbiale ?

La relation proverbe/ conte : le point commun serait la structure formelle et la portée symbolique. Il s'agit dans « iy ur tqqt imink iqqn kid » de la morale finale d'un conte animalier qui fait l'éloge de la prudence parce que la parole non réfléchie peut nous mettre dans l'embarras et parfois au péril de sa vie. Beaucoup ne connaissent pas le conte mais cette forme proverbiale continue de circuler avec le poids de toute la morale qu'elle véhicule.

La relation proverbe/expressions figées : comme dans les deux exemples « suḍ alewad » ou « zund amuc d uyrda », où il s'agit clairement (même si on les trouve dans certains recueils de proverbes) d'expressions figées réalisables dans des situations bien déterminées et n'ayant pas les mêmes caractéristiques ni les mêmes fonctions que les proverbes.

Esquisse comparative :

Etant donné les principes d'universalité et de généricité, facteurs justifiant la recherche des affinités, étant donné que le proverbe appartient à la sagesse populaire, on peut penser que les mêmes vérités peuvent apparaître dans des aires culturelles éloignées, peut être sous des formes différentes ce qui justifie la recherche des équivalences. Quand cette recherche se révèle infructueuse, il faut opter pour une autre voie, celle de la traduction avec tous les problèmes que cela suscite, car la traduction d'un proverbe déborde l'aspect purement linguistique, elle ne peut pas être une simple opération mécanique

mais une médiation entre deux langues/cultures. Et les réflexions sur cette problématique ne sont pas nombreuses.

A partir du corpus choisi, nous avons trois cas de figure, voire quatre :

Une équivalence parfaite aussi bien lexicale que métaphorique :

Aynna tkrzt tmgrt t

On récolte ce qu'on a semé

Ut uzzal iy sul ihma

Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud

Ayyis n lhdit ur ar ittuqllib

A cheval donné on ne regarde pas les dents

La comparaison révèle une équivalence parfaite aussi bien sémantique, lexicale que métaphorique. Nous avons le même champ lexical avec un vocabulaire associé à des activités concrètes.

Dans le premier cas, il s'agit de l'agriculture : « mgr » / « récolter », « krz » / « sème ». Il y a une relation de cause à effet qu'on retrouve dans le sens métaphorique : on est responsable de ses actes.

Dans le second cas, il s'agit du travail du forgeron. On retrouve le même lexique : « ut » / « battre », « uzzal » / « le fer », « ihma » / « chaud ». Les deux proverbes veulent dire qu'il faut saisir le bon moment, l'opportunité avant qu'il ne soit trop tard car une fois le fer refroidi, on ne peut plus le manier. L'équivalence est telle qu'on peut avoir des doutes et se poser la question de l'identité du proverbe amazighe : proverbe ou traduction ? En tout cas l'univers n'est pas étranger à la culture marocaine puisque son équivalent existe en arabe marocain (drblhdid mahddu sxun).

Dans le troisième cas, on retrouve le même principe : équivalence lexicale : « ayyis » « lhdit » / « cheval donné », un cadeau est important et doit être accepté pour sa valeur symbolique (l'expression d'un sentiment et la concrétisation d'une pensée) et non pour sa valeur physique et matérielle.

Les trois exemples font ressortir les affinités qui peuvent exister entre les deux langues, lexicale, sémantique et même métaphorique. On trouve même parfois une analogie au niveau des structures syntaxiques malgré les spécificités propres à chaque langue : présence de la relative (premier exemple), de la temporelle (deuxième exemple), de la négation (troisième exemple).

L'équivalence est sémantique : les deux univers ne sont pas éloignés l'un de l'autre, on fait appel à des images qui puisent dans l'univers familier : les parties du corps, le monde animalier, le monde végétal, les objets... Le message véhiculé par le proverbe est le même dans les deux langues et les proverbes sont utilisés dans les mêmes contextes (la persévérance, la patience, la prudence...).

Bdr aydi tasit akuray

Quand on parle du loup il montre sa queue

Imik s imik as ar ikccm uřam agdur

Petit à petit l'oiseau fait son nid

Wanna iran tammnt iřbr i tzzwa

Il n'ya pas de roses sans épines

Ur ar ikccm gr iskr d tfyyi abla tajlxit

Entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt

L'équivalence n'existe pas et nous avons deux situations :

Des proverbes soumis à une logique qu'on peut qualifier d'universelle, véhiculant des valeurs humaines débordant ainsi le cadre de la communauté restreinte et de la localité. Ce type de proverbe est parfaitement traduisible sans oublier que le rôle de la traduction est de transmettre le sens sans sacrifier la forme. La forme du proverbe est fondamentale pour les raisons déjà évoquées. Le traducteur dans ce cas doit choisir entre une traduction littérale plutôt explicative ou une reconstruction pour répondre aux caractéristiques formelles du proverbe dans l'autre langue.

Yan ufus ur ar ikkat rrc

Une main n'applaudit pas

Yat tzzwit ur ar tskar tammnt

Une abeille ne fait pas de miel

Cette structure proverbiale est très fréquente en tachelhit (SN + SV alors que l'ordre naturel est SV + SN) et elle n'est pas étrangère à la culture proverbiale française d'autant plus qu'elle correspond à l'ordre canonique en français (une hirondelle ne fait pas le printemps). Le sens de ces proverbes, on le trouve bien sûr dans l'expression « l'union fait la force », c'est l'éloge de la communauté donc de la solidarité. L'inconvénient de l'expression, c'est que les choses sont dites d'une manière directe et explicite là où le proverbe privilégie l'implicite et l'image.

Wanna iran tammnt iřbr i tzzwa

Nous avons le choix entre deux traductions possibles : « Qui veut du miel, ne doit pas craindre les abeilles » ou bien « pas de miel sans piqures d'abeilles ». La première structure est réalisée avec la présence d'une relative substantive en tête de phrase, il s'agit d'une forme privilégiée dans le corpus proverbial aussi bien français qu'amazighe, c'est le cas de « qui veut voyager loin ménage sa monture » par exemple. La deuxième est faite sur la base d'une expression française qui dit « pas de rose sans épines », marquée par la concision et l'ellipse du verbe. En traduisant un proverbe, on fait passer un contenu sensé être commun aux deux langues/ cultures pour ne pas dire universel tout en respectant les caractéristiques formelles de la langue cible qui distinguent un proverbe d'un langage ordinaire. Autrement dire faire passer ce que les deux cultures peuvent avoir en commun dans ce que chacune des langues a de singulier. C'est ainsi que parfois, un proverbe traduit trouve pleinement sa place dans la communauté qui l'adopte. C'est le cas par exemple du proverbe « les chiens aboient et la caravane passe » traduit littéralement de l'arabe « al kilabu tanbaḥ wa al qafilatu tasir » quand bien même les références ne sont pas les mêmes.

Des proverbes marqués par des spécificités culturelles, cultuelles ou autres, se présentant comme des zones de résistance tant le transfert dans l'autre langue est ardu et problématique.

L'habit ne fait pas le moine

L'honneur fleurit sur la fosse

Quand le vin est tiré il faut le boire

Les cultures française et amazighe n'ont apparemment aucune similitude par rapport aux cérémonies de décès ou spécificités référentielles ce qui exclut automatiquement une traduction littérale. A ma connaissance, un équivalent dans l'autre langue n'existe pas. Dans un recueil de proverbes « aslham ur ar iskar ttalb » est présenté comme un proverbe amazighe, équivalent au proverbe français « l'habit ne fait pas le moine ». Il ne l'est pas. C'est une traduction maladroite de « l'habit ne fait pas le moine », l'habit est générique, « aslham »/ « burnous » est spécifique ; le moine a un habit particulier ce n'est pas le cas du taleb. Le burnous réfère à une certaine classe sociale mais certainement pas au taleb. De ce fait, « aslham ur ar iskar ttalb » ne véhicule absolument pas la morale véhiculée par « l'habit ne fait pas le moine », à savoir que l'apparence est trompeuse.

Dans ce cas, comment lire et interpréter ces divergences qui sont soit des singularités closes, limitées à « l'habitus » particulier circonscrit dans un espace ou des singularités qui cherchent leur image dans l'autre culture ? La question reste posée. Cela demande une autre réflexion sur le degré d'opacité des langues les unes par rapport aux autres. C'est la vieille histoire des frontières et des passages qui préoccupent tous les philosophes de la traduction qui ne la considèrent pas uniquement comme pure médiation, transfert d'univers mais comme dirait A. Berman « épreuve de l'étranger », une véritable création de langue à langue, de culture à culture.

Références bibliographiques :

BERMAN, A., 1984, *L'épreuve de l'étranger, culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard.

BENTOLILA, F. (dir.), 1993, *Proverbes berbères*, Paris, L'Harmattan-Awal.

GOUVARD, J.M., 1996, « Les formes proverbiales », in *Langue française* n°110.

KLEIBER, G., 1989, « Sur la définition du proverbe », in *Recherches germaniques* n°2.

KLEIBER, G., 1999, « Les proverbes, des dénominations d'un type très spécial », in *Langue française* n°123.

MILNER, G., 1969, « De l'armature des locutions proverbiales, essai de taxinomie sémantique », in *L'homme*, Tome IX, n°3.

RODEGEM, F., 1984, « La parole proverbiale », in *Richesse du proverbe*, Vol. 2, *Typologie et fonctions*, éd. Université de Lille III.

VILLER, D., 2010, « Les modalités du détournement proverbial », in *Modèles linguistiques*, Tome XXXI, Vol. 69.